

L'architecte

L'architecte était jeune et enthousiaste, énergique et ambitieux. Il nourrissait une passion tranquille pour l'espace, pour la dimension, pour la grandeur. Pour le confort, pour la splendeur, et pour l'aisance. Cette passion ne souffrait pas de questions pragmatiques telles que les sorties de secours, les réglementations sanitaires minimales, les matériaux de construction et leurs coûts, et la disposition optimale des aires de stationnement dans les parkings.

Les plans de l'architecte étaient singuliers. Ses dessins et ses manières gracieuses semblaient en quelque sorte inséparables. Les bureaucrates qui détenaient les millions dédiés à la construction se recoiffaient et se passaient la langue sur les dents en préparation à leurs réunions. Les clients qui s'éprenaient de ses plans s'éprenaient invariablement de lui.

De petits articles avaient commencé à apparaître dans des revues spécialisées, respectueux dans leur jugement. L'architecte empruntait une voie sans pareille et s'estimait chanceux : le succès et toutes ses largesses, bien qu'encore distant, semblait inévitable.

Aujourd'hui est différent cependant.

Toute la semaine l'architecte s'est débattu et s'est épuisé mais ce qu'il a produit ne correspond en rien à ses attentes et il regarde d'un œil critique toutes les lignes qu'il a tracées. Bien qu'il puisse mettre un nom sur chaque faute, il ne peut apporter d'améliorations.

Cela n'est jamais arrivé auparavant et il est décidé à ne pas s'en inquiéter.

Un autre projet réclame son attention. Il s'agit simplement de redessiner le parking. Douze emplacements pour la direction sont nécessaires, et non pas dix. Il laisse ce travail lui prendre trois jours. Un incident mineur survient et le patron reste perplexe. Contrarié même, bien qu'il n'en laisse rien paraître. Ses partenaires parlent de l'architecte lors des déjeuners au pub, les secrétaires commencent à sucrer son café avec compassion, s'arrêtent de parler lorsqu'il passe.

L'architecte se dit que ce n'est rien, qu'il a juste besoin de faire une coupure. Il appelle son frère et part en week-end. Ils sont soûls, ils sont sobres. Ils parlent des femmes, de politique, règlent une vieille dispute et prennent encore une fois la résolution d'aller voir leur père plus souvent. Chacun se sent heureux du temps passé ensemble.

Les semaines passent, comme elles le font toujours, et l'architecte travaille sans relâche. De longues heures qui laissent peu de temps aux idées noires, à la réflexion. En revenant chez lui après une réunion, il lit son premier journal depuis des jours. Un nouveau bâtiment public est en première page. La moitié du monde lève les bras au ciel d'horreur, l'autre applaudit des deux mains et l'architecte parcourt les articles, se cachant le fait qu'il n'a pas d'opinion.

Le soir tombe, et il se permet à nouveau un coup d'œil sur le journal. Le bâtiment lui est une énigme, une forme. Il ne peut pas en évaluer l'échelle, les proportions, la qualité. L'œil de son esprit n'en voit pas l'intérieur. Un nuage froid s'amoncelle dans son ventre. Il se fait à dîner et regarde la télévision.

Au cabinet, deux erreurs flagrantes lors d'une récente élévation ont été remarquées. Le patron veut lui toucher un mot. L'architecte se retire dans les toilettes des associés pour y réfléchir. Cette élévation a été faite avant. Avant quoi ? Avant.

Il commence à changer de trottoir pour éviter les chantiers. Il prend des jours de congé non rémunérés. Au téléphone, il dit à ses amis qu'il se met à son compte. Il entend parler du succès des autres et goûte sa première amertume. Il veut avouer. Si je pouvais en rire avec quelqu'un. Mais il a honte de ses sentiments et les enfouit bien profondément, là où ils font le plus mal.

Les jours se suivent, ils passent vite mais se ressemblent tous. Il ne peut plus lire les journaux, encore moins les revues. La télévision est plus pénible que distrayante. Ses économies s'amenuisent et son prêt immobilier semble s'alourdir. Il pense à d'autres carrières. Elles semblent toutes prometteuses un jour, une heure mais rien ne dure. La nuit, il rêve de structures, se réveille plein d'espoir et les oublie.

Il demande un prêt à son père, une dispute éclate.

Le lettre de renvoi du patron – qui exprime déception et regrets – repose derrière l'horloge sur le manteau de la cheminée. A peine lue, niée. Cela n'est pas arrivé. Il n'a jamais été architecte.

L'architecte passe un maximum de temps dehors, il prend la voiture et traverse la campagne dès l'aube, ne revenant qu'après la nuit tombée. Il n'allume pas la lumière chez lui et rêve qu'on le trouve mort sur le flanc d'une colline. Couché sur le dos, les bras en croix sur la terre mouillée. Il s'imagine que la dernière chose qu'il verrait serait le ciel, masqué par les longs brins d'herbe verte qui caressent ses joues roses et froides.

Il ne parle à personne et voudrait être quelqu'un de profond, de substantiel, quelqu'un de bien. Il a peur d'être ennuyeux.

Son frère s'impatiente, s'énerve. Pourquoi ne peut-il prendre un travail, arrêter de vivre aux crochets de Papa, penser aux autres pour changer, continuer comme avant ? L'architecte vend sa maison, sa voiture, sa collection de disques, et aménage chez son père. De retour dans sa vieille chambre, avec le Mécano sous le lit, l'architecte se sent beaucoup mieux.

Il passe ses journées à dormir et à manger. Son père l'amène au potager et le fait creuser car il faut que le petit se remue. Il discute de l'aménagement des semences avec son fils, de stratégies de désherbage. Les gelées et les insectes, le composte et les plantes compatibles. Et bien que l'architecte parle peu, son père est heureux de l'avoir près de lui car il l'aime.

Son frère vient le voir régulièrement et amène même sa compagne une fois. Elle est attentionnée et ses cheveux sont beaux. Son père est plus heureux qu'il ne l'a été depuis des semaines, fait des blagues et ouvre une bouteille de plus.

Après le dîner, elle fait la vaisselle pendant que l'architecte essuie et il lui demande de retirer ses vêtements. Elle est charmante, reste courtoise et ignore sa demande. Le reste de la soirée se déroule sans incident mais son frère passe le lendemain matin et lui adresse des mots durs. En allant chez le médecin, son père dit à l'architecte qu'il ne faut vraiment pas dire des choses comme ça. Au déjeuner, son père a les yeux rouges mais il réchauffe la soupe comme d'habitude et ils écoutent même un peu de musique ensemble.

Trois mois plus tard, les doses de médicaments sont réduites, bien que les séances d'une heure de silence deux fois par semaine avec le thérapeute continuent. L'architecte ne lui dit pas qu'il n'a plus d'idées. Que l'aménagement des sols lui donne mal au cœur, qu'il rêve d'escaliers qui se dérobent sous ses pieds. Il sait toutes ces choses et il sait aussi à quel point elles sont banales. Il ne dit rien mais il pleure un peu et une fois qu'elle exprime son assentiment, il pleure beaucoup.

Il commence à chercher un emploi dans les journaux, se force à regarder les annonces dans le domaine de l'architecture, mais sent son esprit totalement rétif à cette idée.

Lors des entretiens d'embauche, il dit avoir quitté son emploi précédent pour s'occuper de son père âgé. Il avait besoin de changer de cap, sourit-il, avoue-t-il. Papa a été le catalyseur, vraiment.

Le vieux charme refait surface et les managers comprennent ces moments de choix, ces engagements familiaux, ils apprécient l'honnêteté, les preuves d'un orage qu'on a su traverser. Tous ne pensent pas l'employer mais il trouve vite un travail.

Un mois après, pendant le dîner, il le dit à son père et à son frère. Qu'il aime son nouvel emploi et se sent utile, s'y intéresse sans s'y épuiser. Papa est content. C'est exactement la vie qu'il souhaitait à son fils. Mais le frère est en colère. A quoi rimait toute cette foutue crise alors ? Ils se disputent dans des chuchotements grinçants, dans la cuisine pour que leur père n'entende pas. Un verre est brisé pour apaiser la tension. Son frère a honte, il ramasse et s'en va.

L'architecte loue un appartement près du bureau et commence à coucher avec la fille qui habite en bas. Il rend visite à son frère pour recoller les morceaux et bientôt ils se voient à quatre le week-end.

Un peu plus tard, il se rend compte qu'il entre et sort de bâtiments sans y penser.

Il rend visite à son père régulièrement et ils travaillent souvent ensemble dans le potager le dimanche. Un jour son père s'inquiète pour ses tomates. Elles souffrent de ce froid hors de saison et ont besoin de protection de toute urgence.

L'architecte regarde les autres potagers et est choqué et frappé par l'ingéniosité des panneaux tordus et de la tôle ondulée. Des cadres de fenêtre détrempés et fendus

forment des structures rudimentaires mais efficaces. Les plantes prospèrent en dessous dans la chaleur de la condensation.

Il rassemble des matériaux trouvés dans des décharges, des dépotoirs, dans les terrains vagues près du canal. Papa bricole avec entrain, attache les tuteurs pour les haricots sans faire attention à son fils qui est assis devant la remise, un sac en papier et un crayon à la main, et qui esquisse une idée encore brute dans le soleil de début d'après midi. Le soir, une splendide construction entoure les tomates, munie d'une porte qui tient sur ses gonds pour faciliter la cueillette.

Papa est fou de joie. Le fils est fier et heureux, mais triste aussi. Le soleil brille toujours mais le vent s'est levé et la rudesse d'une journée passée dehors se fait sentir sur son visage et dans ses doigts.

Le doute qui est arrivé de nulle part et qui a disparu sans raison. Le trouble et la confusion, la concession et la guérison. Les disputes, l'amertume et les leçons. Tout cela lui a laissé la marque du compromis. Il est stable et déçu. Il n'est plus architecte.

Rachel Seiffert

Texte original à remixer

Remix #3

Hachettes Littératures / Transfuge / Granta

Mars 2005